Parking 2000, 24 rue de Crimée (19e) : le rock des caves

Eliane Daphy[1]

Doctorante en anthropologie sociale, EHESS (Paris)
Equipe Sciences Techniques et Sociétés
(direction Jacques Perriault)
Institut National de la recherche pédagogique

Une version partielle de ce texte a été publiée.
Référence de publication. Daphy Eliane, « Rue de Crimée : le rock des caves », *Paris mon amour* (Télérama hors-série), ss la direction de Jean-Christophe Mantoy et Dominique Pellegrin, Paris, Editions Télérama, 1983, p.49. ISSN.0040.2699

Pour citer cet article

Daphy Eliane, 1983, « Rue de Crimée : le rock des caves », oai:halshs-00004248 [Retropublication OAI 1983, *Paris, mon amour (Télérama Hors-série)*, Jean-Christophe Mantoy et Dominique Pellegrin (eds.)]

URL http://halshs.ccsd.cnrs.fr/halshs-00004248

[1] Laboratoire d'anthropologie urbaine CNRS UPR34 (1985-2006)
IIAC (Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain) UMR8177 CNRS/EHESS depuis le 1er octobre 2006. eliane.daphy@ehess.fr
http://elianedaphy.org/

Quatrième sous-sol. 11 heures du matin

Des allées, de part et d'autre, des portes en fer verrouillées de gros cadenas ; sur les portes, des noms de groupe peints à même le fer, des affiches de concerts, de festivals, et des messages collés avec du « gaffo », le papier collant employé par les techniciens du spectacle : « Répétition samedi quinze heures », « Phil, je suis au café. Lou », « Qui a piqué la clef ? », « Annick, pense à acheter une caisse de bières pour le concert de samedi ».

Dans le couloir désert, quelques musiques s'échappent des caves. Elles se brouillent en un magma sonore qui tourne, envahit l'espace et se répercute sur les murs en béton gris sales.

Quelques lampadaires diffusent une petite lumière glauque, l'endroit est dans la pénombre. Et une odeur d'urine, acide, prenante, envahit les narines…

Au fond d'un couloir, une porte est ouverte. Dans un local spacieux — 20 mètres carrés environ, coquettement installé, posters, moquette au sol et aux murs, vieux fauteuils de cuir défoncés mais confortables, et spots diffusant une lumière chaleureuse — un batteur solitaire, casque sur les oreilles, fait tourner le même exercice sur sa batterie. Quand il me voit passer, il enlève son casque, et entame la conversation en me proposant une canette. Il commence par m'interroger sur les raisons de ma présence dans ce lieu : « Tu viens pour quel groupe ? », tout en s'excusant « Tu n'as pas l'air… Mais ici, c'est privé, tu comprends, ce n'est pas ouvert à tout le monde ».

J'explique : « Ethnologue, un article… », il ne retient que *Télérama*. C'est un journal important, avec de bons critiques rocks, c'est bien, de son point de vue, qu'une « journaliste » ne s'intéresse pas uniquement aux groupes connus, et qu'elle vienne voir ce qui se passe vraiment pour les « obscurs », les « galériens », les « rats des caves ». Il passe ensuite aux présentations d'usage. Lui, c'est M., il est éducateur en « milieu fermé », c'est un boulot alimentaire, il voudrait vivre de la musique. Il bosse de nuit, dans un foyer, et il vient travailler son instrument à l'ouverture du local, en quittant son travail : « Le matin, c'est peinard, les autres musiciens arrivent plus tard, ils ne sont pas du matin… ». Il joue du blues depuis 8 ans, dans le même groupe Z., un combo classique, basse, batterie, deux guitares. « Est-ce que je les connais ? Ils ont déjà fait des concerts, des gigs en première partie, ils ont même fait une maquette, ils espèrent qu'un producteur les signera bientôt. Tu veux écouter ? »

Il installe une bande sur un magnétophone Revox quatre pistes, j'admire la qualité du matériel : « Le magnéto, il n'est pas à nous, il est au groupe de reggae Y., qui répète plus loin. Ils ont les moyens, en plus du reggae, comme ils sont antillais, ils font des mariages et du bal, ça rapporte

bien, et ils peuvent acheter du beau matos. Je leur fais souvent leur sono pour les dépanner, alors, en échange, ils nous prêtent leur matos pour enregistrer ».

Après l'écoute, assortie des excuses d'usage : « Là, le son n'est pas très propre, c'est juste une maquette », il me propose de me faire visiter.

« Tu sens l'odeur ? C'est gerbant, hein ? Le gros problème ici, c'est qu'il n'y a pas de sanitaires, pas d'eau. Sauf au premier, un vague robinet, qui marche quand il le veut bien… Et certains des musiciens qui carburent à la bière n'ont pas le courage d'aller jusqu'au café, surtout qu'en plus, le patron du rade ne nous aime pas trop, nous ne sommes pas de gros clients… Alors, ils préfèrent se soulager dans la rampe d'accès entre le quatrième et le troisième, et alors, forcément, ça pue… On essaye d'empêcher, de mettre à l'amende les salopiaux, on a mis en place un tour pour la surveillance et le nettoyage, mais certains jeunots, les punks, je n'ai rien contre cette musique, mais les musiciens de ces groupes sont vraiment très déchirés, ils sont hors contrôle tout le temps. Et faire les flics, ce n'est pas trop notre truc, on est là pour jouer ».

Au début, il y avait des problèmes d'alimentation électrique, la puissance n'était pas suffisante, et lorsque plusieurs groupes jouaient à fond, cela faisait tout sauter. Désormais, les problèmes sont résolus, grâce à l'intervention d'un cousin d'un musicien, travaillant à EFD : un câble d'important voltage arrive directement au quatrième sous-sol, et des compteurs particuliers — et payants — ont été installés dans tous les locaux.

Pour la musique, ça va, plus de problème pour brancher les amplis ; mais l'hiver, c'est difficile, il est interdit de chauffer, depuis qu'un début d'incendie a été causé par un radiateur électrique. Alors, les musiciens doivent jouer en anoraks, ce n'est pas l'idéal.

Ici, les musiciens ont inventé un « local de répète » collectif. Depuis quelques années, le propriétaire de ce garage loue l'ensemble du quatrième sous-sol, une cinquantaine de boxes fermés, à des groupes de musiciens. Ils peuvent y jouer de 9 heures du matin à minuit, moyennant 2 500 francs par trimestre par local. La solution arrange les partenaires : les musiciens, car ils disposent de locaux fermés, accessibles en voiture, où ils peuvent répéter et stocker leur matériel (finie la galère de l'ampli à monter et descendre du 6e étage sans ascenseur), le gérant, parce que ce niveau était difficile à louer, et qu'il aurait fallu l'équipe de caméras pour le rentabiliser.

Pour les musiciens parisiens, le problème du local est crucial : « en banlieue, il y a toujours un musicien qui dispose par quelqu'un de sa famille d'un pavillon, et on peut squatter les garages. Mais à Paris… ».

Le plus souvent, « au Parking de la Rue de Crimée », les groupes se partagent à plusieurs le même local : « deux groupes, ça fait huit musicos par local, environ dix sacs chacun par mois, c'est jouable ».

Les studios de répétition officiels coûtent 40 ou 50 francs de l'heure, il faut trimballer le matos — musicien, c'est souvent déménageur —, le temps de monter, de câbler, de faire la balance, de « se chauffer », et voilà 100 francs d'envolés. Une soirée dans un petit club est payée au mieux 300 francs au noir, au pire rien du tout, et « c'est souvent le pire le lot du musicien ». En plus, c'est tellement difficile d'obtenir un concert que les musiciens préfèrent se débrouiller en faisant des économies sur d'autres budgets, comme celui des répétitions.

Ici, au fond des caves, les musiciens se sentent chez eux, chacun son local, on se débrouille entre soi pour l'organisation du planning, le prêt du matériel, la régulation des conflits, tout est autogéré. Certains groupes ont beaucoup investi dans leur local, ils ont perfectionné l'insonorisation, avec des matériaux de récupération ou achetés dans le commerce : plaques de liège ou de polystirenne, moquette. On se croirait presque dans un « vrai » studio d'enregistrement.

Par-dessus tout, le Parking de la rue de Crimée est un lieu unique à Paris pour répéter, le gérant a même une liste d'attente, mais le plus souvent, quand un groupe s'en va, c'est par le réseau qu'un nouveau groupe est invité à rejoindre le lieu.

Au fur et à mesure que la soirée s'avance, une activité étrange semble envahir le parking, et de la bouche d'escalier sortent des musiciens. Ils se saluent, ouvrent les boxes, et les referment.

« Allons voir là haut », me propose mon guide, « c'est vraiment folko ».

À l'entrée du parking, détonnant parmi les usagers ordinaires, cadres moyens habitant des résidences alentour qui viennent garer leurs voitures leurs journées faites, des musiciens, tous genres mêlés, hard rockers en cuir moulant noir et badges AC/DC, dandys new-wave en costumes cravate gris étriqués, rastas colorés Vert Jaune Rouge… Instruments à la main, forment une file en fourmilière qui s'enfonce dans les sous-sols du parking.

Vers minuit moins cinq, la lumière s'éteint cinq secondes, plusieurs fois de suite. C'est le signal. Dans cinq minutes, l'électricité sera coupée. À minuit, le rock doit se taire…

La nuit, le local est fermé, pas possible de venir déposer son matériel après un concert… Et pour éviter que certains musiciens dorment dans leur local, le gérant a trouvé la parade : la nuit, deux gros chiens dobermans gardent les lieux.

